

À beau mentir qui vient de loin

Le Théâtre québécois de 1965 à 1980 — Un théâtre politique de Monique Engelbertz, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1989, 375 p. (Collection « Canadiana Romanica »)

Stéphane Lépine

Numéro 56, hiver 1989–1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39158ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (1989). Compte rendu de [À beau mentir qui vient de loin / *Le Théâtre québécois de 1965 à 1980 — Un théâtre politique* de Monique Engelbertz, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1989, 375 p. (Collection « Canadiana Romanica »)]. *Lettres québécoises*, (56), 34–34.

par Stéphane Lépine

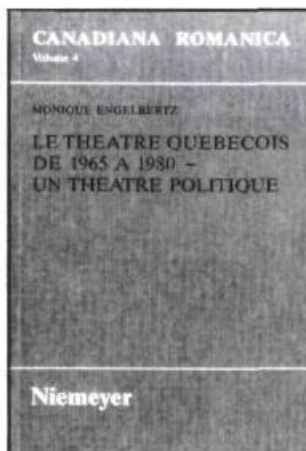
A beau mentir qui vient de loin

Le Théâtre québécois de 1965 à 1980 — Un théâtre politique de Monique Engelbertz, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1989, 375 p. (Collection «Canadiana Romanica»)

Permettez-moi de vous ennuyer avec le compte rendu des 85 premières pages d'une thèse indéfendable (elle a pourtant été défendue!) sur le théâtre québécois de 1965 à 1980. Cette thèse nous parvient de Tübingen en Allemagne de l'Ouest et nous permet d'apprendre sur l'histoire et la géographie québécoises, sur la dramaturgie québécoise et les écrits qui lui ont été consacrés, des choses que nous n'aurions jamais pu soupçonner. D'abord, il me faut préciser que c'est bien la première fois que je me permets de signer un commentaire sur un ouvrage que je n'ai pas lu jusqu'au bout, mais que celui ou celle qui réussit à se farcir ce ramassis d'imprécisions, de faussetés et d'erreurs méthodologiques me lance la première pierre!

Commençons par le commencement : la première phrase. Monique Engelbertz ouvre sa thèse en déclarant péremptoirement que nous sommes «à l'heure de la francophonie [madame a dû entendre parler d'un sommet à Ouagadougou et s'est tout de suite emballée!] et d'un intérêt sans cesse croissant du public français pour toute création littéraire de langue française à l'étranger». Ah oui? Je crois qu'ici, des exemples auraient été appropriés, n'est-ce pas? Quelques lignes plus loin, madame Engelbertz souligne que «l'existence même d'un théâtre politique au Québec et sa portée furent longtemps ignorées ou désavouées, [...] l'attitude critique adoptée par ses dramaturges envers la société québécoise le rendait indésirable». Malheureusement, elle ne prend pas la peine d'indiquer le nom de quelques dramaturges qui auraient été honnis, conspués ou «indésirés» à cause de leurs positions politiques... J'aurais apprécié.

Puisque le théâtre politique est le sujet de cette thèse, parlons-en. Monique Engelbertz a de la culture; elle cite Pronko, Brecht et Artaud à tour de bras, mais demeure absolument incapable de définir une fois pour toutes ce qu'elle en-



tend par théâtre politique et elle navigue d'une grille à l'autre (toutes plus inadaptées au contexte et au corpus québécois les unes que les autres) sans jamais se fixer. Il est vrai que madame ne tient pas en très haute estime les théoriciens du théâtre, surtout les Québécois. Jean-Cléo Godin et Laurent Mailhot? «Ils s'enlisent dans une optique théâtrale bourgeoise et traditionnelle dont ils ont peine à sortir dans le tome II du *Théâtre québécois*.» Et toc! Le tome V des *Archives des lettres canadiennes* consacré au *Théâtre canadien-français*? «Une œuvre [...] basée sur des essais qui relèvent trop souvent du domaine de la compilation.» Et toc! Le livre d'Hélène Beauchamp-Rank, *La Vie théâtrale à Montréal de 1950 à 1970*? Le jugement qu'y pose l'auteure sur le théâtre social et politique est «tout à fait gratuit», précise Monique Engelbertz. Et retoc! J'admettrais volontiers qu'on puisse contester les thèses de Gérard Tougas (elle ne se gêne d'ailleurs pas pour le faire!), mais encore faudrait-il que ses propres théories et la lecture qu'elle offre de la dramaturgie québécoise aient un quelconque intérêt. Ce qui n'est pas le cas.

Après un cours d'histoire abrégé, Monique Engelbertz se permet des affirmations et des jugements qui, lorsqu'ils ne sont pas totalement stupides, sont parfois d'une drôlerie irrésistible. Vous voulez des exemples? Allons-y. Il faut bien rire un peu : «Jean Barbeau est apparemment (pourquoi apparemment? madame ne se fie donc qu'aux apparences?) l'écrivain dramatique québécois

le plus fasciné par le langage dans sa dimension sémantique. Il sait à merveille utiliser la multitude de signifiants pour un même signifié...» : ou l'auteure n'a pas de culture ou elle n'a pas de jugement; il n'y a pas d'autre alternative. Parlant de *Sainte Carmen* de la Main de Michel Tremblay, elle écrit : «Dans cette œuvre l'auteur canonise [sic] une artiste québécoise martyre du système capitaliste.» Je sens que Tremblay et ses lecteurs seraient contents d'apprendre ça! Et toujours à propos de *Sainte Carmen*, l'auteure prend soin d'indiquer aux lecteurs étrangers qui ne connaîtraient pas bien la géographie montréalaise, que «la «Main», de son vrai nom l'avenue Sainte Catherine, est une grande avenue de Montréal qui sépare les quartiers ouvriers des quartiers bourgeois». Vous commencez à comprendre pourquoi j'ai arrêté ma lecture à la page 85? Mais je crois que c'est lorsqu'elle traque les symboles dans les œuvres de nos dramaturges que Monique Engelbertz est à son meilleur : «Carmen personnifie tous les artistes et auteurs québécois qui se sont donnés pour but de créer un art nouveau destiné à un public particulier pour le sortir du néant culturel où il est embourbé», «Gloria symbolise l'art d'importation, celui qui a toujours la possibilité de s'implanter là où l'art autochtone fait défaut» et «Bec-de-Lièvre, l'habilleuse de Carmen, remplit une fonction épique, celle de révéler la psychologie de l'héroïne par des retours dans le passé et de la sublimer (oui, oui, la sublimer!) en soulignant ses origines et le chemin parcouru». Vous êtes convaincus ou vous voulez encore d'autres perles du même genre? Pour l'auteure de cette thèse, Dubé et Gélinas sont des «écrivains de théâtre de boulevard» et «peut-être est-ce un fait significatif que la toute première pièce du Théâtre québécois, *Bois-Brûlés* de Jean-Louis Roux, jouée pour la première fois en 1967, soit une pièce de la veine historique»... Oui je crois que c'est un fait significatif, mais il ne signifie peut-être pas ce que Monique Engelbertz croyait qu'il signifiait!...

Peut-être me dira-t-on que la thèse prend une toute autre allure après la page 85? Cela m'étonnerait. □